

frances de ces vaillantes qui luttent pour avoir un morceau de pain bien sec hélas souvent ! c'est que leur esprit n'a pas encore été éveillé à ces misères, c'est que leurs doigts n'ont pas encore touché cette plaie sociale. La misère des humbles, non pas de ceux qui mendient, mais de ceux qui peinent, le mépris dont on les écrase, l'injustice dont ils souffrent, mais c'est le mal caché qui empoisonne l'organisme social, le mine sourdement jusqu'à ce que dans une crise finale il le désagrège. Le jour où ce mal se révélera aux femmes, qu'elles en saisiront la portée, qu'elles verront la nécessité d'étendre leur pitié à une plus large partie de l'humanité, n'aurons-nous pas lieu d'espérer plus de paix, plus d'harmonie, et ne verrons-nous pas alors le sens vrai de

cette parole qui résume la perfection individuelle, comme la perfection sociale : "Aime le prochain comme toi-même" ; car la charité, cette vertu si féminine, ce n'est pas seulement le relèvement de l'humanité déchue, la consolation à ses peines ; la charité, c'est plus que cela, c'est un ferment de vie ; elle eût existé quand même le monde n'aurait jamais souffert ; la création entière n'est qu'une œuvre de charité, un acte d'amour de Dieu. Que la femme qui semble destinée à être la dispensatrice de la vie répande dans tout l'organisme social cette chaleur fécondante de la charité, sans quoi les plus belles œuvres s'étiolent dans l'orgueil et la stérilité.

Oh ! si c'est ainsi qu'il faut entendre le rôle social des femmes, si leur influence est indispensable à l'éclosion du bonheur humain, à l'avènement de la paix ; leur intelligence sera-t-elle jamais assez élevée, leur science assez profonde, leurs aspirations assez vastes pour pénétrer partout où se manifeste l'activité humaine ? Que les Canadiennes sentent donc plus que jamais la part de responsabilité qui leur incombe dans notre avenir national. Un concours ouvert par un écrivain de cœur (Magdeleine), a mis au jour dernièrement dans la *Patrie*, tout ce qu'il y a de vertu et de patriotisme chez nos femmes, chez nos mères canadiennes. Quelles sources plus pures et plus riches peut-on souhaiter pour alimenter l'âme d'un peuple ?

MARIE GERIN-LAJOIE.

UN NOEL EN ACADIE



M. le sénateur POIRIER

prendra soin de mon vieil ami Marcel, si tu lui emmènes sa petite fille ?

Le fait est que Françoise était bien d'âge à se marier, ayant eu ses dix-sept ans aux labourages. Les Acadiennes de l'en premier se mariaient communément à dix-sept ans ; plusieurs même à seize, voire à quinze.

Mais il y avait eu un noir complot ourdi entre le curé de Grand-Pré et le vieux Marcel d'Aigle, au détriment du jeune et bouillant André Melançon.

André avait rempli à peu près toutes les conditions exigées, alors, d'un Acadien cherchant à se marier : sa maisonnette s'en allait finie ; aucun, parmi les jeunes garçons du village, n'avait un meilleur attelage que lui ; et, avec les cinq arpents de pré que son père lui avait donnés en partage, en même temps qu'un joli morceau de terre haute, il avait de quoi affaîter la grange que la jeunesse des environs était venue lui aider à se bâtir, entre les foins coupés et les blés mûrs.

Mais Marcel d'Aigle n'avait que sa petite fille pour lui tenir sa maison, depuis que sa femme s'était quittée mourir ; et il ne voulait pas se retirer chez ses enfants, qui pourtant l'en priaient, par esprit d'indépendance, plutôt que par méfiance de n'être pas bien traité, chez eux.

Il avait mis le Père Chauvieux dans ses intérêts.

— Cette cérémonie, disait-il, peut bien se retarder six mois. On n'est pas si vieux, pour se marier, à dix-sept ans !

— JE ne puis blierai pas Noël arriva, en 1755, à la date accoutumée ; mais il n'y eut pas, cette année-là, et pendant plusieurs années après, de bans publiés à Grand-Pré, ni nulle part en Acadie.

Le grand dérangement s'était fait ; maison n'est pas Grand-Pré avait été incendié, ainsi que tous les autres établissements français, en pleine paix, par ordre du gouverneur Lawrence ; et les Acadiens est bien trop jeune pour se mettre dans la misère. Et qui avaient été dispersés "comme des feuilles mortes qu'emporte un ouragan d'automne."

La résistance avait été impossible. Le colonel Winslow, venu avec un fort détachement pour, ostensiblement, prendre à Grand-Pré ses quartiers d'hiver, avait trouvé un moyen ingénieux de se saisir de toute la population, sans coup férir.

Il somma "tous les habitants mâles, âgés de plus de dix ans" de se rendre dans leur église pour entendre une communication très importante du gouverneur.

Quand ils furent rassemblés dans le lieu de la prière, les portes étant fermées et les issues bien gardées par ses hommes, Winslow leur annonça qu'ils étaient prisonniers de Sa Gracieuse Majesté, le Roi ; que tous leurs biens étaient confisqués, et qu'ils allaient être emmenés captifs sur les vaisseaux de guerre, ancrés dans la rade.

Ceci se passait le 5 septembre 1755. L'embarquement commença le dix du même mois.

Par mesure de lâcheté, plus encore que de cruauté, Winslow ordonna que les hommes fussent embarqués les premiers. Il avait peur.

Deux cent soixante jeunes gens furent désignés pour le premier convoi, et l'ordre leur fut donné de marcher.

En sortant de l'église, ces pauvres enfants aperçurent leurs mères, leurs sœurs, leurs promises, agenouillées sur les marches du perron et tout le long de la route qu'ils allaient suivre.

A ce spectacle déchirant, à la pen-
